

## VHD Monsieur Jean-Marie Rouhart

### Intervieweur

Merci Jean-Marie Rouart, d'être parmi nous. Vous êtes accueilli par le grand orateur de notre obédience Jean-François Variot qui représente ce soir le Grand Maître, lequel est en mission et n'a pas pu vous accueillir lui-même directement. Vous allez nous tenir un propos qu'on a eu le plaisir de saisir déjà ce matin sur radio classique. Dans toutes sortes de médias vous êtes présent, ce qui nous impressionne encore davantage et puis nous savons que vous avez une fidélité et de l'intérêt pour nos traditions et c'est un élément de plus pour vous donner toute notre attention dans la joie d'être avec vous pour ce parcours. Je vous donne la parole.

### Monsieur Jean-Marie Rouart

Merci infiniment. Merci pour votre accueil et toutes mes excuses de me présenter avec retard, mais j'étais à l'Académie avec 350 Russes blancs, enfin descendants de Russes blancs et ils posaient des questions, c'était terrible. J'ai été obligé de m'arracher à leur affection pour venir voir. Alors, je tiens d'abord à vous dire que je vais vous faire une confidence qui restera entre nous, j'ai l'habitude des choses discrètes...

Voilà : j'ai toujours été un arriviste, c'est très connu d'ailleurs, tout le monde sait que je l'ai toujours voulu... (D'ailleurs les gens qui sont à l'Académie française ne sont pas là par hasard. C'est que vraiment ils l'ont voulu. Et ceux qui disent qu'ils ne l'ont pas voulu ne disent pas la vérité). Donc je vais vous faire une confidence, tout le monde croit que mon ambition était d'entrer à l'Académie française. Et Laurent Personne qui est ici, qui a été longtemps à l'Académie le sait très bien. Tout le monde croit que c'est mon ambition. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que je voulais entrer à l'Académie Française pour pouvoir un jour venir ici, être invité par la Grande Loge Nationale française.

C'était mon ambition secrète, mais je savais qu'il fallait que je passe par l'Académie et j'ai réussi donc je suis très heureux d'arriver enfin avec un peu de retard évidemment, sur tous les plans, au propre comme au figuré et d'être parmi vous. Alors, on m'a donné un sujet qui est passionnant d'ailleurs. Ça va être une causerie, nous aurons des questions, les questions seront beaucoup plus intéressantes que mes réponses. Le sujet, c'est la littérature comme chemin de la liberté et, en réfléchissant sur ce thème, je me rends compte à quel point au fond, toute ma vie avait tourné autour de ce thème, que je n'avais fait que décliner tous les aspects tellement riches de cette question dont je vais parler avec vous. Je vais essayer, bien sûr après vous pourrez poser toutes les questions que vous voudrez. D'ailleurs j'avais vu dans l'intitulé de la présentation que je devais parler aussi peut-être de l'affaire Omar Raddad, de mon initiation il y a très longtemps et de certains autres sujets s'il y a d'autres questions, mais je le ferai avec plaisir bien sûr, toutes les questions même les plus indiscrettes, n'hésitez pas.

De toute façon je dis tout dans mes livres et je ne cache rien et je suis vraiment très heureux d'être parmi vous. Je voulais vous mettre à l'aise, vous savez. On a parlé Place de la République des réunions qui s'appelaient « Nuit debout ». Vous vous souvenez ? Peut-être que certains d'entre vous y sont allés. Moi j'ai un de mes confrères, Alain Finkelkraut qui y est allé et qui s'est fait chasser ignominieusement. Bon, donc moi j'ai préféré ne pas y aller. Mais ils avaient une bonne idée, c'est que quand il y avait un orateur, vous savez qui sortait de la foule et qui prenait la parole et puis quelquefois était un peu emmerdant, ça arrive, ça arrive chez des gens très bien, pas à l'Académie. Autrefois peut-être à l'Académie il y avait des gens emmerdants, aujourd'hui il n'y en a plus aucun et on fait très attention. Il y a des examens pour voir s'ils ne sont pas trop emmerdants et ils ont pris là une très bonne initiative. Quand le type devenait vraiment insupportable, ils mettaient les bras en croix. Alors le type comprenait, il arrêtait immédiatement et s'en allait.

Donc si je vois des bras en croix, j'aurai compris que je dois essayer de rendre mon propos un peu moins ennuyeux parce que c'est vrai qu'un académicien, on dit toujours que c'est

une vieille barbe. Bon moi j'ai laissé ma barbe au vestiaire, mais on se dit quelquefois c'est quelqu'un d'un peu pompeux, ça arrive. C'est arrivé autrefois. Je dis maintenant c'est terminé, ça n'existe plus. Alors, vous savez, vous connaissez tous l'histoire de Landru ? Landru est passé devant le tribunal et le Président lui a dit : « Monsieur Landru, il y a quand même quelque chose de bizarre, vous preniez deux billets pour Gambais et un seul billet de retour ». Et Landru se tourne vers le Président et dit « Monsieur le Président, vous franchissez là le mur de la vie privée ».

Eh bien je vais franchir ce mur de la vie privée et en vous expliquant mon itinéraire vers la liberté, c'est-à-dire ma vie. Et contrairement peut-être à l'image que vous avez de moi un peu positive j'espère, celle d'un académicien, eh bien j'étais complètement nul en classe. Mais très nul au point qu'on me prenait vraiment pour, à la limite, un débile mental. A un moment d'ailleurs, il y eut un de mes directeurs de collège qui dit « il est inapte au travail intellectuel, il faut qu'il devienne... qu'il fasse un travail manuel ». J'ai vu que c'était très à la mode en ce moment, que l'on revienne au travail manuel et mon père m'a dit « C'est formidable » parce que nous avons un ancêtre dans la famille qui s'appelait Jacob Demaltere qui avait fait les meubles de Napoléon. Mon père était enchanté. Et moi j'ai dit : « - pas question », je veux vraiment faire toujours au-dessus de mes moyens, faire Normale Supérieure. N'importe quoi parce que j'étais complètement nul.

Donc, tout allait très mal parce que j'étais dans une famille comme j'en ai parlé ce matin à la radio en effet où il y en avait partout, ma tante était la fille de Berthe Morisot, il y avait des Manet sur les murs, qu'on crevait d'ailleurs avec des fléchettes, mais ça, c'est une autre histoire. Eh oui parce que c'est une famille de peintres, alors, vous savez, c'est très particulier une famille de peintres, mes deux arrières grands-pères étaient peintres, l'un était le meilleur ami de Gauguin et c'étaient deux gars d'ailleurs qui avaient organisé des mariages ; c'était une catastrophe parce que dans cette famille on ne parlait que de peinture, c'était une espèce de monomanie. Toutes les conversations portaient sur la peinture, sur les peintres de la famille, il y en avait plein parce que mon père également était peintre, son frère aussi.

C'était terrible parce que dès qu'on allait se promener ou qu'on allait à la campagne dans une propriété, les peintres de la famille se précipitaient pour faire votre portrait. On ne pouvait pas trouver des oranges et des pommes ; elles étaient réquisitionnées pour faire des natures mortes, impossible de trouver une pomme ou une poire. Et le samedi mon père me disait « tu a été sage, je vais t'emmener au Louvre ». Je disais « Ah non, pas le Louvre ! ».

Et donc j'étais, vous voyez, un peu en rejet de ma famille, j'en avais assez de la peinture. Et dans cette famille très riche, j'étais, moi, avec mon grand-père et tout ça, complètement fauché, mes parents étaient fauchés et je vivais dans une chambre de bonne dans un huitième étage. Dans cette chambre de bonne, ils avaient une voisine qui faisait cuire des harengs, je ne sais pas si vous voyez ce que ça peut faire, il y avait une odeur pestilentielle qui s'insinuait sous la porte, qui arrivait dans ma chambre de bonne et quand j'avais une petite amie qui venait, c'était épouvantable, j'allumais des bâtonnets d'encens pour essayer de chasser cette odeur nauséabonde. Et donc dans cette vie d'adolescent, c'était terrible parce que rien ne marchait ; tenez : j'ai tenté d'écrire un roman et, tenez-vous bien, ce roman qui avait été tapé à la machine par ma mère, eh bien ce roman a été refusé par treize éditeurs.

Alors je pourrais dire que les éditeurs n'étaient pas très bons, mais non pas du tout. Ils avaient raison parce que le livre était très mauvais. Donc c'était épouvantable, je vous avoue que je n'avais vraiment pas d'issue. Dans cette vie qui n'était pas libre parce que sur moi pesait un destin épouvantable, je me disais « je vais finir balayeur des rues » comme on disait dans ma famille. Je n'avais qu'une seule lumière, c'était ma petite amie, j'avais une petite amie qui était charmante et qui vivait dans le seizième arrondissement dans une famille très chic, rue de la Pompe et, un jour, j'ai découvert que cette jeune fille, aussi bizarre que ça puisse paraître, me trompait. Pire, elle me trompait avec un crétin. Et j'ai

remarqué par la suite que les femmes vous trompent toujours avec des crétins. Parce qu'elle m'aurait trompé avec quelqu'un comme moi, j'aurais pu comprendre, mais avec un crétin c'est insupportable.

Enfin c'est comme ça, j'ai découvert à ce moment-là que cette jeune fille me trompait et j'en étais très malheureux, mais cette jeune fille vivait dans une famille très particulière parce que très snob. Et je dois dire que j'ai contracté le virus parce que j'aimais tellement cette belle-famille, surtout la mère qui m'aimait beaucoup et d'ailleurs, j'ai toujours plus de succès avec les mères qu'avec les filles ; je ne sais pas pourquoi. La mère m'aimait beaucoup, mais en revanche le père qui était très snob, qui ne s'intéressait qu'au Duc de Castries, au Duc de La Rochefoucauld, la Comtesse de Fels, enfin toujours très chic, voulait pour sa fille un bon parti. Moi, j'étais le pire parti qui soit puisque j'étais à la fois pauvre et roturier, je ratais mon bac et un jour j'ai commis vraiment quasiment l'irréparable. Je me promenais sur les quais toujours en furetant, toujours parce qu'il y avait les livres qui me passionnaient, qu'est-ce que je vois ? Je vois un livre avec un titre très aguicheur : il s'appelait « psychopathia sexualis », par le Docteur Von Krafft-Ebing. Vous savez, les Allemands sont très forts dans les recherches sur la sexualité et oui c'est très intéressant. J'achète le livre et je commets une autre erreur, j'inscris mon nom sur la couverture et une autre erreur, je dépose le livre par mégarde sur la table du salon de cette famille. Le père le découvre et alors à ce moment-là, ça a été la catastrophe puisque bien évidemment en plus de tout le reste (j'étais fauché, pas aristocrate et je ratais mon bac) j'étais un pervers sexuel. Donc ça a été épouvantable. Et dans cette famille, et bien il y avait quelqu'un qui en revanche était très bien vu parce qu'il y avait une sœur aînée qui était ravissante, très, très belle, qui par la suite elle a épousé Louis Malle. Elle était très, très belle et cette jeune fille - il y avait un homme qui était amoureux d'elle et qui, lui, était très bien vu par la famille parce qu'il était aristocrate-, il était agrégé de philo, il avait les yeux bleus et il s'appelait Jean d'Ormesson. Alors vous voyez c'était... Et moi je disais, mais j'aimerais bien parler avec Jean d'Ormesson et on me disait « Comment ? Tu as raté ton bac et tu crois, tu veux parler avec un agrégé de philo ? Il n'est pas question ».

Et donc, ce n'est qu'un peu plus tard, lorsque je suis rentré au Figaro, lors de mon premier combat, de ma première cause perdue, qu'un jour j'ai fait un article sur Gabrielle Russier. Elle aurait pu devenir la femme d'un Président de la République. C'est d'ailleurs ce que j'avais espéré en la défendant. J'avais prévu que l'avenir lui donnerait raison. Mais malheureusement, bien que je l'aie défendue dans le Figaro, elle s'est suicidée avant de rencontrer son destin. Et à ce moment-là, Jean d'Ormesson m'a appelé. Je rentrais ainsi dans le journalisme, ce qui était déjà une libération. Je n'y suis pas entré facilement, parce que vous savez, quand vous avez tout raté, eh bien, il n'y a pas beaucoup de portes qui s'ouvrent. Alors en général, il y a une bonne solution, c'est d'essayer d'être journaliste. Parce qu'à ce moment-là, vous pouvez dire un peu n'importe quoi, personne ne vous en fera le reproche, vous serez là, vous jugerez le Gouvernement, les Ministres, la vie économique et même les décisions du Conseil constitutionnel même si vous avez raté votre première année de droit comme c'était mon cas.

Donc je suis devenu journaliste, mais ça n'a pas été facile, parce qu'imaginez-vous, je me suis retrouvé au Figaro par piston bien entendu, parce que ma tante avait un homme dans sa vie qui était directeur des finances. Donc je suis arrivé au Figaro dans le pire service des chiens écrasés. Vous savez c'est un endroit où ce n'est pas reluisant ! Et les chiens écrasés, quand vous êtes stagiaire, si vous êtes une fille ravissante, vous avez les journalistes qui viennent vers vous et qui vous invitent à déjeuner. Eh bien là, quand vous êtes un garçon comme moi... Personne ne s'intéressait à moi sauf une personne, qui était l'Abbé Gruhard, lequel était directeur de rubrique religieuse et le confesseur du Figaro et cet Abbé Gruhard évidemment n'était pas très aguichant parce que c'était un gros monsieur avec des yeux injectés de sang et des lèvres un peu baveuses et les canines qui chevauchaient ses lèvres, et il me regardait d'un regard intense. Il venait vers moi, il mettait la main sur l'épaule et me

disait « vous êtes un garçon remarquable ». Oui, oui, oui. J'ai toujours aimé les compliments. Et il me disait « venez prendre un café avec moi ». Je descendais avec lui, je voyais les sourires s'esquisser auprès des amis journalistes. Nous arrivions dans le café, commandions un café et là, il avait une attitude bizarre, il me mettait la main sur la cuisse et il serrait très fort. Alors je me suis dit tiens, ce sont les habitudes du Figaro, c'est curieux, c'est un peu étrange, j'ai même pensé que ça pouvait être des signes maçonniques.

Mais enfin, par la suite, j'ai compris que ce n'était pas tout à fait ça. Un jour il me dit « Il faut absolument que je vous parle, j'ai quelque chose de très important à vous dire, venez prendre un café ». Je repars prendre un café, re-sourire chez les autres journalistes, j'arrive devant le café, nous nous asseyons, et là je sens sa main à nouveau sur ma cuisse, mais qui monte vers mes œuvres vives. Oh là là, me suis-je dit, là ce ne sont point les habitudes du Figaro. Je lui ai dit « je dois rentrer très vite ». Nous rentrons. C'était dans le vieil immeuble du Figaro, vous savez, au rond-point des Champs Élysées et là, retour dans l'ascenseur. C'était un très vieil ascenseur qui tressautait... subitement qu'est-ce que je vois ? Je vois le visage de l'Abbé Gruhard s'approcher du mien avec des yeux injectés de sang, ses lèvres baveuses, s'approchant très proche de ma bouche et il me dit « Vous n'avez qu'un mot à dire, je vous fais rentrer à la rubrique religieuse ». Eh bien... j'ai refusé ! C'est pourquoi, cette réputation d'arriviste est une réputation usurpée parce que j'ai quand même su, à certains moments, résister, non pas aux tentations en l'occurrence ce n'était pas vraiment une tentation, mais résister aux mirages de l'arrivisme.

Alors maintenant nous allons passer aux choses sérieuses, parce que si vous croyez que je vais vous raconter toujours des choses amusantes comme celle-là, non. Non, maintenant je vais aborder vraiment le sujet par la littérature, parce que j'avais fait une découverte avant de découvrir Jean d'Ormesson. On peut dire que j'ai rencontré Jean d'Ormesson par la littérature parce que c'était un fou de littérature, nous venions d'horizons, comme vous avez pu le voir, complètement différents. Moi j'avais raté mon bac cinq fois, lui il était agrégé au moment de mes tentatives. C'était un aristocrate, son père était ambassadeur. Bref, rien ne nous réunissait sinon au fond, de mêmes valeurs et l'amour de la littérature. Alors, c'est vrai que j'ai découvert la littérature très tôt, très jeune puisque je le racontais aux Russes blancs tout à l'heure et pas du tout par démagogie. Quand j'avais huit ans, j'écoutais avec ma mère, à côté du radiateur pendant qu'elle tricotait les pull-overs - vous savez ces pull-overs affreux que les mamans se croient obligées de tricoter pour leur enfant et que l'enfant voit avec terreur se terminer, parce qu'il se dit « je vais être obligé de porter ce sac épouvantable ! Tous mes camarades vont se moquer de moi avec ! » alors qu'il préfère vraiment un pull-over acheté au PRISUNIC du coin, qui est beaucoup plus... Et donc ma mère tricotait et nous écoutions une émission qui s'appelait « Rendez-vous à 17h » sur France Inter et c'était une émission où une femme qui était la fille du Général Denis Quinn un russe blanc, Marina Agrais, de la comédie française, lisait un roman.

Et c'était formidable parce que ma mère et moi subitement nous étions transportés par ce roman, en général c'était un roman de Daphné Dumaaurier sur l'histoire d'une jeune fille pauvre qui se cherchait un mari, qui tombait bien entendu sur un imposteur, sur un salaud épouvantable, mais enfin nous étions pris par ces histoires, nous étions emportés au-dessus de nous-mêmes dans cette vie merveilleuse qu'est le roman. Et je dois dire que c'est peut-être là que j'ai découvert le charme et cette possibilité de dépaysement du roman - je dirais même - cette liberté que donne le roman, cette liberté d'évasion, à la fois par les sentiments que j'éprouvais pour ma mère, de communion que donne la littérature. Et c'est à ce moment-là que je suis devenu un fou de littérature. J'ai commencé à lire vraiment à 13 ans, j'ai commencé à lire Dostoïevski, Stendhal, je dévorais tout ce qui passait. Donc j'étais vraiment un miraculé, un miraculé de la culture générale parce que comme je vous l'ai dit, vraiment, mes études ne furent pas brillantes, mais peu à peu j'ai fini par, à travers la littérature par comprendre énormément de choses que je ne comprenais pas et je me

demande ce que je serais d'ailleurs devenu s'il n'y avait pas eu la littérature parce que ça a été vraiment un miracle.

Alors, dans la littérature, j'ai trouvé énormément de choses. J'ai trouvé à la fois une ouverture formidable puisque nous sommes sur le thème de la liberté et de la libération. Eh bien, j'ai trouvé une ouverture formidable et une extraordinaire tolérance parce que quand vous aimez la littérature, je vois d'ailleurs les gens qui aiment lire, je me demande comment ils peuvent être racistes, antisémites, comment ils peuvent avoir la haine de l'autre puisqu'au fond vous avez des écrivains merveilleux qui peuvent être juifs, qui peuvent être musulmans, qui peuvent être de toutes les nationalités, de toutes les races et de toutes les situations sociales et vous les aimez. Vous aimez autant Paul Morand qui était ambassadeur que François Villon qui était une sorte de bandit grand chemin, que Paul Verlaine qui était une crapule qui maltraitait sa femme, que Balzac qui a fait une faillite retentissante, mais qu'importe ! Puisque ces hommes et ces femmes, parce qu'il y avait beaucoup de femmes écrivains, avaient réussi dans leur œuvre à transmettre quelque chose qui était quelque chose de presque spirituel, à travers la beauté et leur imagination, ils avaient amené, disons des vertus spirituelles.

Et c'est ce que j'ai découvert, j'ai découvert que la littérature pouvait être à la fois une recherche de la vérité par la beauté. Et ça c'est vraiment quelque chose d'extraordinaire, c'est l'héritage peut-être, sûrement d'ailleurs de la Grèce Antique. Je ne peux pas faire le pédant en disant « Calos Caja Gatoz », c'est la seule chose que j'ai retenue, j'avais fait latin et grec, parce que j'ai eu du mal à avoir mon bac c'est vrai, mais c'était le bac d'hier. Ça aurait été le bac d'aujourd'hui, j'aurais eu une mention je vous le dis tout de suite. Et alors donc, la beauté, la vérité par la beauté et c'est peut-être justement cette laïcisation de cette notion chrétienne puisque c'est au fond le christianisme qui s'est inspiré de la Grèce et a voulu justement diffuser la parole du Christ par la beauté. C'est pour ça que quand vous voyez le Vatican, la Chapelle Sixtine, enfin les cathédrales, quand vous voyez tout ce qui entoure la religion chrétienne, c'est directement inspiré de la Grèce Antique vraiment et ensuite de Rome puisque Rome n'a fait que suivre la Grèce Antique où on entourait le culte des plus belles sculptures, des plus belles peintures. Le catholicisme a ajouté les paroles, la littérature, toute cette littérature qui est née et qui s'est ensuite laïcisée, et bien ça a donné cet extraordinaire lien entre la beauté et la vérité.

Et j'ai découvert deux fonctions dans la littérature : celle de donner à rêver, cette excitation pour l'esprit que vous donnent les personnages. Parce que vous devez être comme moi, vous avez lu, vous êtes tombés amoureux dans « Le Lys de la vallée » de Madame De Mortsauf. Vous avez eu les émois de Félix de Vandenesse qui embrasse le dos de Madame De Mortsauf. Aujourd'hui il serait condamné et traîné devant les tribunaux, mais enfin à cette époque-là on avait le droit encore d'embrasser le dos d'une femme. Eh bien, tous ces personnages de romans, Julien Sorel, Fabrice Delong, tous ces personnages de roman, Rubin Pre qui était aussi un arriviste qui n'arrive pas, un type dans mon genre et Rastignac. Moi j'étais très excité à l'idée du succès de Rastignac ou de Bel Ami. Eh bien tous ces hommes ont façonné mon imagination, mais ils ont façonné la vôtre, parce que nous vivons aujourd'hui dans cette mythologie, c'est ça qui est extraordinaire, c'est que l'homme a toujours besoin de mythologie. Alors ça a commencé par la mythologie religieuse, il y a eu... Bon, on la connaît, d'ailleurs que nous avons intégré parce qu'au final, Ulysse fait partie de la mythologie. Ulysse et Pénélope font partie de la mythologie et tout ça, nous y pensons, même quand nous n'y pensons pas, nous y pensons. Parce que nous avons intégré cette culture qui nous est venue de nos lectures ou bien simplement de ce qu'on nous en a dit ou de ce que d'autres en ont dit puisqu'il y a une sorte de répétition des thèmes dans la littérature. Donc tout ce Panthéon de personnages que nous avons intégrés, ce sont autant d'excitations pour l'esprit. Et vous savez, Michelet disait une chose très intéressante, il disait qu'au fond le roman moderne du XIXème siècle, et bien c'est une laïcisation de la Bible, qu'au fond, le premier grand roman, c'est la Bible. C'est la Bible puisqu'on pourrait dire que

tous les personnages de la Bible, vous avez un Dieu qui décide du destin de tel ou tel autre, qui chasse l'un, qui donne une récompense à l'autre, qui... Vraiment, c'est un peu ce que fait ensuite le romancier, tous les romanciers, Tolstoï, sont les maîtres des destins des gens.

Donc cet aspect d'excitation de l'imagination et en même temps ce n'est pas seulement quelque chose de gratuit, ce n'est pas seulement quelque chose de personnel, c'est là-dessus que s'est constituée la civilisation parce que c'est parce que nous avons lu les mêmes livres, nos parents et nos grands-parents avaient lu les mêmes livres.

Je ne dirais peut-être plus ça aujourd'hui, ça diminue un peu. C'est vrai que, maintenant, les conversations c'est plutôt « Quelle voiture je vais acheter ? Est-ce qu'on va à Saint-Tropez ou à Courchevel ? » Ce ne sont plus tellement les conversations sur l'Iliade et l'Odyssée. Là dessus nous serions d'accord mais, néanmoins, il est vrai que notre société, notre civilisation se sont fondées sur cette religion des livres et sur ce lien qui existait entre tout un Occident qui vivait avec les mêmes références, pas seulement franco-françaises puisque vous aviez des liens extraordinaires avec Shakespeare, avec Goethe. Cet ensemble a fait et a créé une civilisation, une civilisation centrée autour de la littérature et de ce lien, de cette religion du livre.

La littérature avait également une autre vertu qui est une vertu consolante. Françoise Sagan adressait à ses amis, quand ils avaient un problème, un livre particulier. Quand l'un était malade, souffrant, elle lui adressait un livre de Proust. Quand il avait été quitté par une femme, elle lui envoyait un livre de Balzac. Enfin selon la maladie ou le malaise qu'éprouvait son ami et sa souffrance, elle lui adressait un livre. Eh bien, c'est vrai que la littérature a une vertu consolante. Je vous ai confié que j'avais eu des problèmes avec une jeune fille qui me trompait avec un crétin. Eh bien à ce moment-là, j'ai découvert en lisant « La Prisonnière » de Proust - maintenant je n'en ai plus besoin parce que quand on est en académie hélas, on est plus trompé et on le regrette, on aimerait bien être trompé encore quelques années, même avec un crétin ! - là où le narrateur raconte comment, Albertine dont il commençait à se lasser, qu'il trouvait un peu ennuyeuse, subitement le jour où elle part, il est amoureux d'elle, il cherche à la reconquérir et dans la description de ces souffrances, ce qu'il y avait d'extraordinaire c'est que non seulement cette souffrance que je lisais dans Proust me rapprochait de Proust, me faisait m'identifier à Proust, ce qui m'arrangeait bien, - mon livre venait d'être refusé par treize éditeurs, c'était pas mal de se prendre pour Proust.- Mais en plus, non seulement je me rapprochais d'un auteur génial et je retrouvais un peu de son génie, mais en plus je me rapprochais de l'humanité à travers ce livre extraordinaire et c'est le privilège des grands écrivains. Je me trouvais de plain pied avec toute l'humanité qui souffre. Et cette communion avec l'humanité, je pense que c'est là aussi une forme de libération, libération de cette forme d'égoïsme qui fait qu'on reste seul avec sa souffrance, comme une bête. Je pense que c'est ça qui est merveilleux dans la littérature, c'est qu'elle nous rend humains, c'est-à-dire qu'elle nous rend reliés aux autres, à leur souffrance et laisse un trait d'union avec la souffrance des autres. Donc je pense là aussi que ça a été une de mes libérations.

Et il y a un dernier point aussi qui a été très important peut-être, c'est de découvrir au fond que la littérature pouvait associer cette vérité et la beauté. Parce que quand on réfléchit un peu, on se rend compte que, qu'est-ce que c'est qu'une belle phrase ? Une chose qui est intéressante, c'est de savoir qu'est-ce que c'est qu'une belle phrase. Pourquoi une phrase est belle ? Eh bien, je vais vous dire, je vais vous en citer quelques-unes, mais c'est parce que cette phrase retentit au fond de nous-mêmes parce qu'elle nous parle, elle est une vérité extrêmement profonde qui nous révèle à nous-mêmes quelque chose qui est indistinct en nous. Et elle éclaircit ce mystère. Vous savez quand Paul-Jean Toulet écrivait, et ce sera déjà une belle phrase : « Tout n'est que masque, signe et mystère et peut-être, un jour, nous saurons de quoi ». Et je crois en effet qu'il y a énormément de signes que nous n'arrivons pas à décrypter et la littérature nous aide à la décrypter. Et ces belles phrases, je pense notamment à la phrase d'un homme, à Romain Gary, qui était converti non seulement à la

littérature parce que c'est ça qui est très, très curieux, c'est que se convertir à la littérature c'est se convertir aussi à la France. Mais non pas à la France franchouillarde, la France étroite, la France nationaliste. C'est se convertir à la France universelle et vous connaissez la différence, c'est vrai que cette conception de l'universel entre l'Amérique et la France, la France est à la recherche de la civilisation universelle et n'est jamais satisfaite. Elle n'a jamais considéré que son modèle était le meilleur, elle est toujours à la recherche de son modèle. Et donc Romain Gary a écrit cette phrase qui est magnifique « Avec l'amour d'une mère, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais ». Et vous voyez cette phrase, on se la répète et subitement on se dit, mais c'est formidable, comment est-ce qu'un homme a pu saisir aussi intensément, résumer aussi exactement une pensée très profonde qu'on n'avait pas réussi à mettre au jour. Mais il y a tellement d'autres belles phrases, quand Paul Valéry écrit : « Que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas ? » Vous voyez cette phrase subitement on comprend, on comprend le besoin que nous éprouvons pour tellement de choses qui existent ou des choses qui n'existent pas, tant de croyances, tant de croyances dans l'amour, tant de croyances dans la divinité, je crois que c'est formidable de réussir à exprimer des choses comme ça. Une autre phrase de Valéry que j'aime beaucoup dit « Un écrivain véritable ne trouve pas ses mots, alors il les cherche et il trouve mieux ». Et dans cette phrase, vous avez non seulement vouloir décrire, mais vous avez toute la création parce qu'au fond, qu'est-ce que c'est que la création ? C'est rechercher quelque chose qui n'est pas conscient. Vous savez, quand un écrivain se met à écrire, quand un peintre se met à peindre ou un musicien, subitement il est entraîné dans quelque chose qui va le dépasser et il va devoir ouvrir au fond de lui-même des vannes extraordinaires qui est son inconscient. Enfin il y aurait beaucoup d'autres phrases de Valéry, il y en a une autre que j'adore. Vous savez que Valéry n'était pas seulement un penseur et un académicien, mais c'était un grand amoureux. Il était amoureux d'une jeune femme qui avait 50 ans de moins que lui, mais enfin bon, quand on est académicien on a tous les droits. C'est d'ailleurs pour ça que je suis rentré à l'Académie. Eh bien, il écrivait à cette jeune maîtresse qui le trompait. Elle le trompait avec foule de crétins effrayants et il lui écrivait « Tu étais entre la mort et moi, mais hélas, il paraît que j'étais entre la vie et toi ».

Vous voyez toute la souffrance de l'homme vieillissant qui empêche cette femme de vivre et en même temps cette femme qui l'aide à échapper à la mort. Donc je pourrais vous en citer encore beaucoup de Paul Valéry et notamment « Mon père le soleil et ma mère la mer, mon fait l'un très obscur et l'autre non amer ». Je ne continue pas parce que vous allez croire que je suis un pédant qui vraiment essaye de montrer sa culture de bazar. Donc dans ce miracle de la littérature, vous comprenez à quel point ça a pu être pour moi une libération. Il y a eu une autre libération, ça a été de pouvoir écrire, parce qu'écrire, d'une certaine façon c'est un formidable privilège. Mais c'est un privilège partagé parce que le lecteur est nécessaire à l'auteur, c'est un couple. Je ne dis pas ça par démagogie, un écrivain qui n'aurait pas de lecteur n'écrirait pas. Il y a un lien très profond. Un écrivain a besoin de rencontrer le regard de l'autre. Le metteur en scène Marc Bergmann disait « sans toi, il n'y a pas de moi ». Cela aussi c'est une phrase magnifique. Ce n'est pas... Ca veut dire que, s'il n'y a pas quelqu'un en face de soi, eh bien on n'existe pas. Et c'est vrai aussi en matière de littérature. L'écriture pour moi qui a été un combat effrayant, lorsque j'ai eu ce livre refusé, qui était très mauvais. Je l'ai dit sans fausse modestie, je suis le champion du monde de la modestie. En l'occurrence, c'était vraiment un livre très, très mauvais. Eh bien j'ai attendu dix ans, dix ans avant d'écrire ou de publier mon premier livre et ça a été un très long calvaire.

J'ai envie de vous dire à quel point pour, justement, j'ai le sentiment qu'il ne s'est pas passé grand-chose entre ce moment où je voulais écrire, alors que je n'arrivais pas à écrire et le moment où, enfin, j'ai pu me libérer et c'est vraiment sur le thème de la liberté, la grande liberté, ça a été du jour où j'ai pu moi-même écrire un livre et que ce livre a été publié. C'est très mystérieux, mais la publication vous donne une légitimité, c'est-à-dire que ce n'était pas à ce moment-là le désir d'obtenir de grands prix littéraires, de ne pas rentrer en Académie j'en étais bien loin, mais c'était le désir de faire partie d'une fraternité, de faire partie de cette chevalerie des artistes, des écrivains dans laquelle je souhaitais entrer. Parce qu'à ce moment-là, quand vous rentrez dans cette catégorie, vous avez le sentiment qu'au fond vous arrivez à saisir une part de votre destinée et que vous ne passerez pas à côté de votre vie. Et je dois dire que le fait de pouvoir être publié, de pouvoir avoir des lecteurs, a été pour moi, subitement, la naissance à une vraie vie. Parce qu'il faut bien se rendre compte, écrire c'est beaucoup plus qu'écrire. C'est-à-dire que ce n'est pas seulement aligner des mots, il y a des tas de gens qui alignent des mots. C'est quelque chose de plus mystérieux, c'est quelque chose qui a un lien avec la destinée.

Écrire, subitement, c'est avoir ce privilège extraordinaire de transformer une vie qui est souvent un gâchis, parce que qu'est-ce que c'est que la mort des parents, la mort d'un enfant, une femme qui vous quitte, qui vous trompe ? Toutes ces souffrances que nous avons, que nous éprouvons tous les jours, ou d'un ami indélicat ? Et bien subitement, l'artiste a ce privilège extraordinaire de pouvoir transformer ce gâchis, ce malheur dans quelque chose d'impalpable, qui crée de la beauté avec du malheur et une beauté qui non seulement va le soulager à la manière d'une psychanalyse, enfin une autre forme de psychanalyse, parce que là il n'a pas besoin de payer le psychanalyste. Bon. C'est lui qui est payé, et surtout il est payé de manière un peu narcissique. Je crois que c'est ça le problème, c'est que l'art est récompensé par (d'une certaine façon), une forme de narcissisme. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ce malheur qu'il aura dompté, qu'il aura réussi à exorciser, va permettre à d'autres à leur tour de retrouver un réconfort dans ces malheurs qui ont été racontés et je crois que ça fait partie d'un immense privilège. Alors il ne s'agit pas d'être un grand écrivain, un écrivain moyen, vous savez maintenant que tout le monde fait des hiérarchies, tout le monde s' imagine que ce sont des jeux olympiques, qu'il y a des très grands, des petits, des moyens, c'est absurde les concours, les auteurs de best sellers, il faut revenir à des choses plus sages. Je crois que ce qui est important c'est l'intention littéraire, c'est de vouloir faire quelque chose de sa vie, essayer de transformer cette vie si mystérieuse, essayer de la transformer dans quelque chose qui ressemble à de l'art. Et c'est vrai que ça a été pour moi formidable, j'ai senti un deuxième miracle et une deuxième libération. Pouvoir écrire était le but de ma vie. Faire de cette passion finalement une vie, c'est très rare. D'autant plus que parallèlement, je vais en parler, j'ai connu une vie de journaliste. Ce qui fait que de toute ma vie je n'ai jamais eu le sentiment que j'allais travailler. J'ai toujours eu le sentiment que, comme journaliste ou comme écrivain, à chaque fois c'était une forme, je ne dis pas toujours de bonheur parce que, quand vous écrivez un livre ou quand vous désespérez de pouvoir l'écrire, quand vous avez le sentiment qu'il vous échappe ou que vous avez des difficultés à écrire, ce sont des souffrances. Mais néanmoins, c'est merveilleux parce que vous avez le sentiment que vous êtes dans la voie de l'art qui est une forme d'enchantement.



Cette œuvre littéraire que j'ai menée m'a permis de traverser un certain nombre de difficultés puisque j'ai écrit un livre sur le suicide qui s'appelait « Je choisis la nuit » et qui bien évidemment relevait beaucoup de l'autobiographie puisque comme tout le monde, à 18 ans, j'avais été marqué par le suicide et la tentation du suicide, comme beaucoup de gens. J'ai connu, très proche de moi, quelqu'un qui s'est suicidé et ce livre m'a permis d'échapper à cette fascination et, peut-être, d'aider les gens qui avaient cette tentation à exorciser cette idée et à aimer la vie, parce que je crois que la vraie littérature fait aimer la vie. Elle fait aimer la vie et c'est même son but. Et puis, parce que j'ai parlé de Jean d'Ormesson - et je crois que j'en reparlerai tout à l'heure -, vous me poserez sûrement des questions. Je suis arrivé avant lui au Figaro en 1967 après l'épisode que je vous ai raconté de l'Abbé Gruhard, je suis rentré au service politique, Jean d'Ormesson est venu au Figaro et là nous avons eu une opposition sur les sociétés de rédacteurs, sur beaucoup de choses et nous-nous sommes séparés, nous avons été brouillés pendant deux ans. Eh bien j'ai tiré de cet épisode un livre qui s'appelait « les feux du pouvoir », où j'avais créé un personnage qui s'appelait Dorsac, directement tiré du personnage de Jean d'Ormesson. D'ailleurs pendant très longtemps il signait ses lettres Dorsac. Voilà, c'était donc une façon d'exorciser, si vous voulez, les souffrances ou des peines avec quelqu'un, je vous parle de cette brouille, mais enfin, ça a été quand même cinquante ans d'amitié avec deux ans de brouille et une amitié comme vraiment je n'en ai eu avec personne, avec une complicité et surtout un rire parce que je n'ai jamais autant ri qu'avec Jean d'Ormesson. Vraiment, quand nous nous baignions ensemble en Corse, on se baignait et on riait tellement en se baignant qu'on buvait la tasse, on a failli se noyer plus d'une fois enfin vous voyez. C'était un homme... Non, alors...

Oui sur Jean d'Ormesson je vais dire quand même quelques mots maintenant pour détendre l'atmosphère. Il y a un mot que j'aime beaucoup dans son dernier livre, il parle de l'homme de Cro-Magnon. Et là avec sa massue et il réfléchit, il parle à un copain et il lui dit « C'était quand même mieux avant ». Et c'est vrai, c'est l'esprit de Jean d'Ormesson, c'est cette espèce d'humour permanent et surtout c'est un homme qui évitait toujours de se prendre au sérieux sauf un jour. Un jour il me raconte une histoire, il me dit « Tu sais ce qui m'est arrivé la semaine dernière ? Et bien je traversais la rue et je vois une dame d'âge mûr qui me fait un énorme sourire, merveilleux, épanoui, elle s'approche de moi et, à ce moment-là, je mets ma main dans ma poche pour saisir un stylo parce que c'est l'habitude, je prends un morceau de papier, elle s'approche et elle me dit « Ah, Ah Monsieur si vous savez comme je vous admire, vraiment vous savez, je suis mariée et j'ai des enfants, mais si je n'étais pas mariée, vraiment vous auriez été l'homme de ma vie, vraiment je n'ai jamais vu quelqu'un qui m'ait autant fait rire, quelqu'un qui ait tant d'esprit, qui soit tellement français. Et je tiens à vous le dire, vraiment et je vous le dis, je ne vous le dis pas en cachette de mon mari, je le lui dirai ce soir, je l'avouerai à mon mari, mais vraiment vous êtes l'homme de ma vie ». Alors il prend le papier, il le signe, lui donne et la dame lui dit « Ah, merci ! Monsieur De Funès ». Voilà, ça c'était l'esprit de Jean d'Ormesson. On croyait qu'il allait enfin tomber dans ce piège que tant de gens connaissent et, finalement il évitait toujours de se prendre au sérieux. D'ailleurs, avec lui, j'ai mené les campagnes pour l'académie parce qu'il y avait aussi une libération que je souhaitais après l'ambition. Je vous ai avoué mon ambition, j'espère que ce sera à moitié pardonné, eh bien cette ambition c'était d'avoir des prix littéraires et j'en ai obtenus, le prix Interallié, le prix Renaudot et après je me suis dit... , j'étais en Corse chez lui, mais déjà au Figaro il n'y avait que des académiciens, quand j'y suis rentré en 1967 ça grouillait comme des grenouilles. Vous savez, ils étaient tous là, il y avait François Mauriac, il y avait Jean Guittou, il y avait Pierre Gaxotte, Jacques De Lacretelle enfin beaucoup d'académiciens et puis ensuite Jean d'Ormesson.

Et quand j'étais en Corse chez Jean d'Ormesson, il n'y avait là encore que des académiciens. C'est-à-dire qu'il y avait Maurice Rheims, Michel Deon, Félicien Marceau et moi, j'étais le seul à ne pas être académicien, vous comprenez ? J'avais le complexe de la petite classe, de ne

pas être dans le coup, de ne pas être « initié », si je puis dire... C'est donc pour ça que Maurice Rheims qui était très amical, a compris mon ambition et qu'il m'a soutenu pour devenir académicien . Avec Jean d'Ormesson, il écrivait les noms des académiciens sur le sable et puis quand ils les ont effacés, ils disaient « Non celui-là tu crois qu'il t'aime beaucoup, mais je crois qu'il ne votera pas pour toi ». Parce qu'il y a toujours ça, c'est quand même très difficile, c'est qu'il y a des gens qui ne veulent pas voter pour vous.

Un jour, j'étais dans le bureau d'Alain Peyrefitte au Figaro. C'était un homme assez austère. Il me fait venir et il me dit « Mon cher Jean-Marie, vous savez, l'Académie je ne sais pas comment ça va se passer, la prochaine fois que vous-vous présenterez, mais je viens de voir le Révérend Père Carré et le Révérend Père Carré vous aime beaucoup, il a beaucoup d'estime pour vous. Mais il m'a avoué qu'il était un peu gêné ». Alors j'ai dit « mais pourquoi ? ». « Il est un peu gêné parce qu'il vient de lire un de vos livres et il aime beaucoup vos livres en général, mais là, il y a une scène dans une voiture, une scène d'amour qui l'a beaucoup gêné ». Alors me dit Alain Peyrefitte, « continuez à écrire des scènes d'amour, mais pas dans une voiture ». A l'Académie, il y avait un homme merveilleux qui s'appelait Pierre Moineau, qui était à la Cour des comptes, c'était un très bon écrivain et un jour où je me présentais, il me dit « Jean-Marie, je vais vous donner des antisèches. Parce qu'il ne suffit pas comme on le croit bêtement, d'aller faire des compliments à un académicien, parce que ce serait trop facile, tout le monde rentrerait à l'Académie. Non, il faut savoir d'abord quels compliments lui faire et puis il faut manifester de l'habileté et puis lui parler de ce qui l'intéresse ».

Par exemple il me dit « si vous allez parler du sens à Jean Bernard qui est le spécialiste du sens, ça va l'embêter parce que tout le monde lui parle du sens. Parlez-lui d'Adrienne Maunier ». Très bien. Alors il me donne son paquet d'antisèches et je fais ma première visite qui était à Jean Guilton, Jean Guilton je ne sais pas si vous voyez qui c'était, c'était un homme très âgé, remarquable, un philosophe catholique qui était un homme très, très remarquable et je vais le voir Rue Guynemer et je regarde ma fiche et je vois, il faut lui parler de sa peinture, parce qu'il peignait. Alors ça, j'en fais mon affaire, la peinture, je connais. J'arrive Rue Guynemer, je monte le petit escalier et là je vois Jean Guilton, 95 ans, magnifique avec une canne, je le salue et puis je jette un œil sur les murs. Qu'est-ce que je vois ? La peinture de Jean Guilton, des croûtes abominables. Alors j'ai dit non, ça, je suis arriviste, mais j'ai quand même ma dignité. Je ne vais pas aller jusque-là ! Et je lui dis, « Maître, j'ai lu la semaine dernière dans le Figaro votre article sur la Vierge Marie, vous êtes vraiment remarquable et puis cette femme est tellement étonnante, et puis son fils quand même, brillant et puis ses disciples... ». Et, avec sa canne il appuie comme ça, moi je continue sur la Vierge Marie, sur Joseph. Et je continue, je fais vraiment un plaidoyer pour cet article magnifique qui était paru dans le Figaro. Et puis d'un seul coup il me dit « C'est embêtant ». J'ai dit « pardon Maître », - vous savez on est très sensible quand on est candidat -. Je dis « pardon Maître, qu'est-ce qui est embêtant ? ». « C'est embêtant. Vous m'avez parlé de mes articles, je m'en fiche complètement. C'est de ma peinture dont il fallait me parler. Malheureusement maintenant c'est trop tard ». Alors je me rattrape et lui dis « Maître, j'ai vécu dans l'odeur de l'essence de térébenthine, tout le temps... mon père était peintre, mon oncle était peintre... ». Je lui fais tout le numéro que je vous ai fait, voilà. Alors il se calme un peu, et il me dit « Ah, vous êtes souriant, vous êtes jeune, ce serait merveilleux d'avoir chaque semaine en face de soi quelqu'un de jeune et quelqu'un de souriant.

Malheureusement, quelqu'un de souriant on se demande toujours s'il n'est pas un peu superficiel ». Et alors à un moment il me dit « Vous savez, j'ai hâte de mourir ». J'ai dit « non, pas déjà ». Il me dit « Si, j'ai hâte de mourir et vous savez pourquoi ? Parce que quand je me suis présenté à l'Académie, et bien François Mauriac m'a dit qu'il voterait pour moi. Daniel-Rops a dit qu'il voterait pour moi. L'un des deux a menti, eh bien là-haut, je vais le savoir ».

Donc, c'est vrai que cette Académie, c'était une ambition et, en même temps, c'était le désir à la fois de retrouver des amis, des gens que j'avais admirés surtout, des gens que j'avais admirés à l'âge de 18 ans quand je me suis retrouvé en face d'Henri Troyat, de Levi Strauss que j'avais connu à 18 ans, que j'avais admirés. Vous imaginez je me suis pincé, je me suis dit ce n'est pas possible, moi qui ai eu du mal à avoir mon bac, qui ai raté ma première année de droit, (je ne vous l'avais pas dit, ça), j'ai raté ma première année de lettres, et bien je me suis dit que je me retrouve à côté d'Henri Troyat, de Levi Strauss, de Jean d'Ormesson, de Michel Deon, de gens immenses et je me disais vraiment, je rêve. J'avais l'impression que c'était un roman qui s'était déroulé. Mais enfin, j'ai quand même gardé une certaine lucidité parce que quand j'ai été élu au bout de la cinquième reprise, (j'allais vous mentir, la cinquième reprise comme Victor Hugo) eh bien, un journaliste me dit « Alors vous êtes heureux ? » J'ai dit Non, je suis inquiet. Il me dit « Mais pourquoi êtes-vous inquiet ? », j'ai dit « je suis inquiet, j'ai eu seize voix de plus que Balzac ». Voilà.

D'ailleurs, c'est ce que j'ai repris quand j'ai été accueilli, mais ça, ça reste entre nous, le Président Valéry Giscard d'Estaing, parce que je l'ai accueilli à l'Académie française, d'ailleurs il était très déçu parce qu'il pensait qu'il allait serait accueilli par une sommité, et qu'il ne se prend pas pour une queue de cerise, il a beaucoup de qualités, mais enfin ce n'est pas un homme qui est étouffé par la modestie. Alors quand il a vu que c'était moi qui allais l'accueillir, ça lui a gâché toute son entrée à l'Académie. Il s'est dit vraiment, ils ont mis la barre très bas et il avait tort parce que moi je l'admirais beaucoup. Mais enfin, j'ai commencé mon discours et j'ai dit, parce qu'on a beau admirer quelqu'un, il faut éviter de tomber dans la lèche quand même. Il faut savoir garder sa dignité comme avec l'Abbé Gruhard. Et donc j'ai commencé mon discours à Valéry Giscard d'Estaing en disant : « Monsieur, vous avez obtenu treize voix de plus que Balzac, voilà de quoi vous rassurer... ou peut-être vous inquiéter ». Alors ça, il n'a pas du tout goûté le plaisir de cette phrase.

Eh bien non, à l'Académie il y a aussi une autre valeur importante et cela n'est peut-être pas assez connu, c'est la transmission. Moi je crois aux valeurs de la transmission et je crois que nous sommes dans une société où cette transmission se fait de moins en moins. Il y a la transmission intellectuelle et il y a aussi, vous savez, cette grande réforme, cette révolution culturelle qu'on est en train d'entreprendre et auquel vous serez sûrement sensible, c'est la réforme de l'apprentissage, l'artisanat. C'était par la main qu'il y avait certainement le plus de transmission. C'est formidable de voir les compagnons du devoir, de voir tous ces gens que vous connaissez sûrement mieux que moi, mais qui ont emmagasiné un savoir. Ce savoir venait des Égyptiens, venait d'Hiram si vous voyez ce que je veux dire... Eh bien ce savoir extraordinaire qui finalement s'est perdu parce qu'on voit que dans beaucoup de domaines les artisans n'ont plus trouvé d'apprenti, d'élève pour leur transmettre ce savoir extraordinaire. Eh bien l'Académie c'est au fond une école de la transmission et la transmission c'est considérer qu'on n'est pas né de la cuisse de Jupiter, on est né par un faisceau d'admiration, une tradition d'admiration et que tous ces hommes ont lutté tous pour essayer d'écrire de belles choses et de faire avancer les valeurs de l'esprit. Et donc c'est aussi pour ça que j'étais heureux d'être enfin élu à la cinquième reprise, mais malgré tout, j'ai quand même réussi à être le plus jeune élu à l'Académie française.

Alors, ce combat pour la liberté que j'ai mené pour devenir libre, libre vis-à-vis des valeurs de ma famille parce que dans ma famille on était partagés entre des maurassiens pour lesquels la Maçonnerie n'était pas vraiment l'odeur de sainteté et des catholiques sociaux qui eux sont certainement moins montés contre la Franc-maçonnerie. Eh bien c'est pour ça que j'ai décidé, moi, à l'âge de 23 ans, de devenir Maçon, tout à fait par hasard parce qu'au Figaro, il y avait un rédacteur en chef qui était très intéressé par tout ce qui était occulte et surtout qui voulait savoir qui était Maçon au Figaro. Il avait toutes ces obsessions et il m'a dit « écoutez, allez », il y avait une conférence de presse de la Franc-Maçonnerie « et puis tâchez de savoir qui au Figaro est Franc-Maçon ». Et donc évidemment, ce but qu'il menait pour essayer de me transformer en espion, eh bien s'est retourné contre lui parce que finalement je suis allé à ces rencontres maçonniques et puis un jour quelqu'un m'a dit « Mais pourquoi est-ce que vous ne rentrez pas dans la Maçonnerie ? » Alors j'ai dit « moi je veux bien, mais explique-moi ce que c'est. » Alors il me dit « Impossible. Je ne peux pas vous expliquer, il faut rentrer pour comprendre ». Alors j'ai dit « oui, mais alors, il faut rentrer, mais après si je veux en sortir ». Et là il me dit « Bah vous en sortez, il n'y a pas de problème ». Alors je dis, mais le poignard Kadosh ? », « pas d'inquiétude », me dit-il. Et je dois dire que finalement il a réussi à me convaincre et j'étais heureux au fond de voir les gens avec qui je parlais et qui ont essayé de me tester. Je me souviens, je me souviens des pièges qu'on me tendait, vous savez cette fameuse Tenue, avec cet interrogatoire dans le noir, les yeux bandés, les gens qui vous posent des questions les plus saugrenues pour essayer de vous tester, voir si vous n'étiez pas vraiment uniquement venu par l'arrivisme. Ils avaient compris qu'avec moi évidemment il fallait se méfier. Eh bien c'était merveilleux et puis tous les enquêteurs que je trouvais, je me souviens, un postier qui avait une passion pour Spinoza. J'ai trouvé vraiment une chaleur humaine et l'initiation avec la musique de Mozart et l'expérience du feu, de l'air et de la Terre. J'ai trouvé une très grande fraternité vraiment et j'étais heureux de dépasser justement cette espèce de limitation que me donnait ma famille, ces préjugés, parce que je crois que vivre, c'est peu à peu essayer de penser par soi-même et de se sortir des préjugés. Je crois vraiment que c'est un travail que nous n'arriverons pas à mener jusqu'au bout. Je crois que nous mourons avec encore des préjugés et ça, c'est une chose qui est, je crois, dans la liberté. Nous ne nous rendons pas compte à quel point finalement cette liberté est difficile à obtenir parce qu'aujourd'hui, on a l'impression qu'on est des citoyens !b Alors qu'on est tellement des consommateurs, c'est effrayant de se dire qu'on est modelé, non plus comme avant par... les croyances religieuses, maintenant on est modelé par les multinationales, on est modelés par beaucoup de choses qui nous conditionnent.

Et c'est pourquoi il y a un écrivain que j'adore qui est Montaigne, parce que je pense que Montaigne est celui avec La Boétie et La Boétie peut-être encore au-delà de Montaigne, qui a le mieux compris à quel point nous étions asservis et vous savez qu'il a écrit un texte magnifique qui est révolutionnaire, mais révolutionnaire dans le bon sens du terme, qui s'appelle « de la servitude volontaire », c'est à dire que les hommes, loin d'être dominés contre leur volonté par le pouvoir, et bien se laissent dominer et ne protestent pas. Et ça c'est extrêmement riche pour la réflexion parce qu'on se dit qu'au fond, eh bien cette liberté c'est nous qui nous nous condamnons à nous en priver. C'est nous qui nous condamnons. Donc cette initiation maçonnique, eh bien ça a été pour moi un grand combat contre, disons, les idées reçues, contre cette image négative que je pourrais avoir de la Maçonnerie et j'ai eu l'impression de franchir un pas, un pas vers une liberté d'esprit. Et puis je ne suis pas resté... j'étais peut-être trop individualiste pour m'insérer dans un groupe. Donc au bout de 2-3 ans j'ai quitté, tout en gardant des liens très étroits puisqu'il y a quinze jours j'étais au Prologue du Grand-Orient qui m'avait invité et j'ai été dans l'association, dont s'occupe Laurent Personne, son club. Voilà, eh bien écoutez je pense que ce travail, ce chemin de la liberté, je ne sais pas si je vous ai convaincu de ce long chemin pour essayer de tenter d'être

libre. Je crois que c'est... De toute façon, on n'y arrive jamais. C'est comme la littérature, je pense, c'est le pays où l'on n'arrive jamais. Parce que l'art, les buts de l'art se reculent toujours et on n'a jamais le sentiment d'avoir réussi. Heureusement, parce qu'il n'y a rien de pire que les gens qui ont le sentiment d'avoir réussi. Mais je pense que dans le domaine de la liberté, c'est la même chose, c'est quelque chose qui recule toujours, mais ce qui est important c'est de tenter d'être libre et de tenter d'échapper à ce paysage autour de nous de tabous, de choses qui sont imposées et d'essayer d'exister et si possible d'exister spirituellement. Mais je crois que la dernière chose, je ne vais pas vous faire croire que je ne suis qu'un être intéressé par la littérature et aussi les questions intellectuelles. Moi je crois qu'avec Proust qui a dit « Le comble de l'intelligence, c'est la bonté ». Merci.

S'il y a des questions, je me livre à vous.